

Jules Dillenseger,

un résistant limougeaud oublié

par Patrick Grosjean, Claire et Thierry Dillenseger, petits-enfants de Jules

Limougeaud? Strasbourgeois plutôt.

Peut-être les raisons de l'oubli sont-elles là : un Alsacien pas assez Limougeaud ou un Limougeaud pas assez Alsacien... Son nom ne figure sur aucun monument, que ce soit en Alsace ou en Limousin.

Il était pourtant chef d'atelier à la Compagnie des tramways électriques de Limoges. Entré en résistance en 1943, arrêté le 6 avril 1944, il est mort en déportation le 3 mai 1945.

Mais, précisément, n'a-t-il pas été tué par les Anglais? Certes, mais, ce jour-là, plus de 7000 prisonniers connurent le même sort et nul ne songe à leur faire grief de cette terrible méprise.

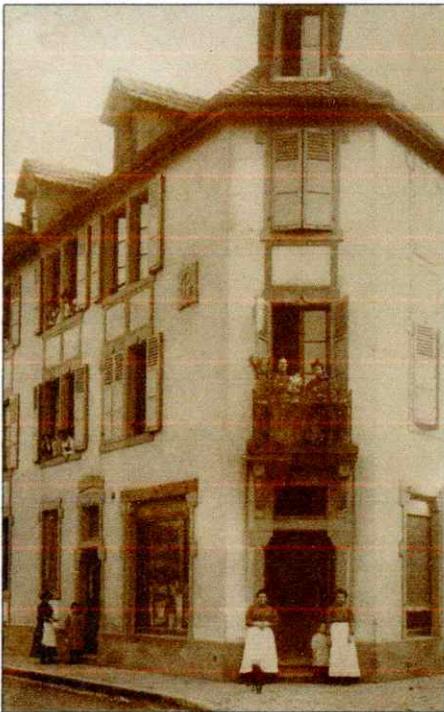
Un mort pour la France que la France n'honore nulle part... Alors, sans doute serait-il temps de réparer cette injustice.

Découvrons son tragique parcours.

Les origines

Jules Dillenseger est né à Strasbourg le 17 février 1902. Il est le fils de Louis et d'Émilie, née Herbet, bouchers à Pfaffenhoffen, à 15 km à l'ouest d'Haguenau.

Né Allemand, il le restera jusqu'en 1918. Mais la suite montre qu'il n'en a pas gardé bon souvenir, tant s'en faut!

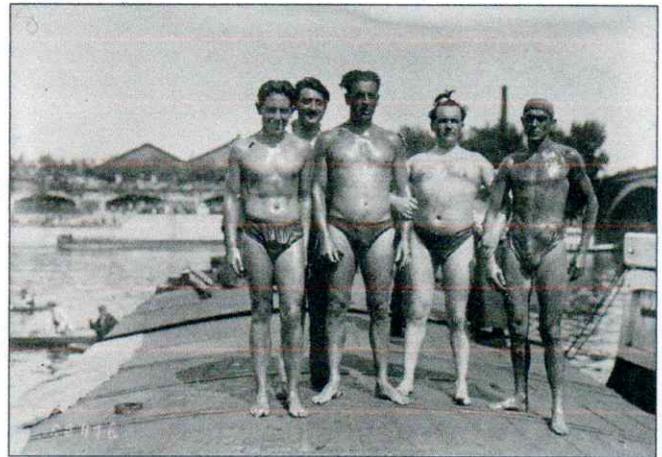


La boucherie Dillenseger à Pfaffenhoffen
(AfD : archives de la famille Dillenseger)

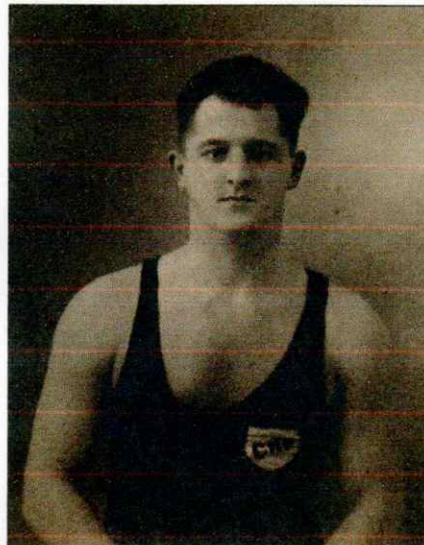
se porte en effet volontaire pour trois ans en octobre 1922. En raison de ses performances sportives, il est incorporé au corps des équipages de la Flotte. Ceci lui vaudra de réaliser son vœu le plus cher : faire le tour du monde... sur les bateaux de la Marine nationale. Il est promu quartier-maître-chef en 1924 et renvoyé à ses foyers en octobre 1925.

Yeux bruns, cheveux bruns, Jules ne mesure qu'1,70 m. Ceci ne l'empêche pas d'être taillé en athlète. De fait, il est champion de natation en dos crawlé, et ce, à un niveau national.

Devenu Français à l'issue de la Première Guerre mondiale, sans doute bénéficie-t-il alors d'un sursis en raison de ses études. Il y met fin avant expiration. Il



La traversée de Paris à la nage le 28 août 1921, Jules est le troisième en partant de la gauche (BnF, Gallica)



Jules, champion de natation,
photo prise à Brest en 1922

Lui, le catholique, rencontre alors une jeune protestante, Marguerite Haas. Il l'épouse à Strasbourg le 6 août 1929. Une certaine urgence? Peut-être puisque leur fils, Raymond, naît sept mois plus tard, le 7 février 1930¹.

Jules se trouve versé par anticipation dans l'armée de Terre

en 1931. Peut-être est-ce dans l'intervalle, entre 1925 et 1931, qu'il achève des études fort poussées en électricité. 1) Registres des naissances (1902 et 1930, n° 588) et des mariages (1929, n° 995) de Strasbourg (Archives départementales du Bas-Rhin).

cité : la mention d'étudiant portée sur son livret militaire est barr e pour être remplacée par celle d'ingénieur en 1932. Toujours est-il que cette formation lui vaut d'être directeur technique dans une société alsacienne de constructions électriques, l'entreprise BACO².

Restant mobilisable, il est promu adjudant en mars 1939. Rappel  à l'armée en septembre, il est incorporé dans la "102^e section électriciens de campagne de construction" selon les termes de son livret militaire.

Ainsi participe-t-il à la campagne de France jusqu'à sa démobilisation officielle le 6 juillet 1940. C'est alors qu'il regagne son foyer indiqué comme se situant... 2, rue de la Fidélité,   Limoges³.

Les photos montrent bien que l'homme a vieilli, les traits se sont durcis, ils sont empreints d'austérité.

Mais comment se fait-il que la famille soit installée à Limoges ?

L'exode

La mémoire familiale a retenu que Marguerite et son fils avaient volontairement quitté l'Alsace en 1940. C'est fort possible, mais sans doute ont-ils tiré parti des circonstances.

On sait en effet que les communes situées le long de la frontière, donc censées être en ligne de front, devaient être évacuées, tant en Alsace qu'en Lorraine. En ce qui concerne l'Alsace, l'évacuation se fit en deux temps, en septembre 1939, suite à la déclaration de guerre, et en mai 1940, lors de l'offensive allemande.

Alors Marguerite et Raymond n'ont-ils pas fait partie de la première vague ?

Précisons : les 2 et 3 septembre, 374 000 Alsaciens quittent leur domicile pour gagner des communes du Centre et du Sud-Ouest de la France, désignées à l'avance : dans l'Indre, la Haute-Vienne et la Dordogne pour les Bas-Rhinois, dans le Gers, les Landes et le Lot-et-Garonne pour les Haut-Rhinois. Ainsi Strasbourg se retrouve-t-elle vid e de ses habitants.

Les conditions d'évacuation sont éprouvantes. Le voyage, pour certains par wagon de marchandises ou à bestiaux, dure plusieurs jours, dans des conditions d'hygiène déplorables. Passés ou non par cette évacuation, c'est ce type d'exode que Marguerite et Raymond ont à subir. Alors  g  de 9 ans, l'enfant en ressort très éprouvé.

Ainsi les familles alsaciennes se trouvent-elles arrachées à leur milieu habituel ; elles doivent s'adapter

2) Bulletin de l'amicale des anciens de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine, n  230 + 231, 1994, p. 55.

3) Renseignements tirés du livret militaire de Jules (AfD).

  un nouvel environnement et sont confrontées à des conditions de vie souvent précaires (logements de fortune, campement dans des granges et des  curies...). Le milieu culturel est diff rent : les Alsaciens sont surpris par l'absence de toilettes intérieures, l'archaïsme des modes de chauffage : cheminées dans les communes d'accueil alors qu'on utilise des po les en Alsace, les disparités alimentaires : les pommes de terre leur manquent, alors que la surconsommation de pain les étonne, etc. Mais surtout l'usage du dialecte  veille la méfiance des populations locales⁴ et les Alsaciens sont pris dans un premier temps pour des "boches". Les Dillenseger se heurtent au problème, car, si Jules maîtrise bien le français, ce n'est pas le cas de Marguerite. Les échanges en famille se font donc en alsacien. Aussi Raymond ne parle-t-il pas français lorsqu'il entre à l' cole : nouvelle épreuve l'enfant !

Parall mement à la seconde évacuation organisée par les autorités françaises en mai, le régime nazi victorieux expulse de juin   novembre 1940 les personnes jugées indésirables : les juifs, les Français et fonctionnaires de "l'intérieur", les Alsaciens et Lorrains francophiles, les déserteurs de l'armée allemande de 1914-1918, les Tziganes, etc. Et, dans le même temps, outre la germanisation à marche forcée de l'Alsace et de la Lorraine mosellane directement rattachées au Reich, l'Allemagne organise le retour des évacués.

Il n'en est pas question pour Jules qui déteste les Allemands. Or ceux-ci r quisitionnent le logement et le mobilier des Alsaciens expulsés et de ceux qui refusent leur retour. Jules n'a d'autre solution que de demander à l'un de ses frères cadets d'aller récupérer ses meubles, mais Joseph (ou Louis) arrive trop tard. S'ensuit une brouille durable avec la partie de la famille rest e en Alsace. De fait, la guerre fracture maintes familles alsaciennes, souvent au raison de la divergence des choix effectués par leurs membres.

Mais pourquoi cette installation à Limoges alors que les Strasbourgeois sont en principe évacués en Dordogne,   Périgueux notamment ?

Sans doute est-ce lié aux activités professionnelles de Jules. L'ensemble des moyens de production de

4) Il est arrivé que les communes d'origine aient été obligées d'envoyer des interprètes. Ce fut le cas pour les habitants de Krafft, faubourg d'Erstein (sous-préfecture du Bas-Rhin) dont les habitants avaient été évacués   Bel bre (Indre) (Cf. La Seconde Guerre mondiale en Pays Blancois (Indre), ouvrage collectif sous la direction de P. Grosjean, Association des Amis du Blanc et de sa région, 2009, p. 15 sq.)



Jules Dillenseger pendant la campagne de France (1940)

BACO a été transféré à Limoges en raison des hostilités. Ainsi Jules va-t-il se retrouver employé par une autre société alsacienne repliée, probablement en lien avec BACO, à savoir Trindel⁵, spécialisée dans les installations électriques et la pose de voies ferrées.

Or Trindel a pour filiale la CTEL (Compagnie des tramways électriques de Limoges). Celle-ci, fondée en 1897, ne disposait plus que d'un matériel dépassé. Aussi, dès 1935, avait-il été envisagé de remplacer les tramways par des trolleybus. La décision fut entérinée en octobre 1938 avec financement par emprunt de 27 km de lignes aériennes, une sous-station et quarante voitures⁶. La présence de Trindel à Limoges, avec une partie de son personnel qualifié, tombe donc à point. Dans la mémoire familiale, Jules demeure l'un des artisans majeurs de cette conversion du réseau limougeaud, laquelle débute en septembre 1939. Cependant la guerre va retarder les travaux, si bien que la première ligne ~~X~~ est mise en service ~~qu'en le~~ 14 juillet 1943.

C'est aussi cette année-là que Jules s'engage dans la Résistance.

Le réseau Martial et la résistance alsacienne en Limousin : le GMA-Sud

Les relations entre Alsaciens et Limousins sont et restent particulièrement délicates en raison de cette évacuation qui ne s'est pas toujours bien passée, en raison aussi des quelques Alsaciens qui, engagés dans la Gestapo, servirent d'interprète, en raison enfin des "malgré nous" impliqués dans le massacre d'Oradour-sur-Glane.

Mais ceci ne doit pas faire oublier que de nombreux Alsaciens ayant refusé le retour se sont battus dans les rangs des maquis locaux. Plus singulière et plus oubliée encore est l'existence de réseaux de résistance proprement alsaciens en Limousin et dans une grande partie du sud-ouest de la France. Jules en fit partie.

Remontons aux origines de cette Résistance alsacienne.

Elle doit beaucoup à un industriel du textile établi à Thann, Paul Dungler.

Quel insolite parcours! Camelot du Roi, ancien dirigeant de l'Action française en Alsace, il dévie du monarchisme orthodoxe pour se rallier à La Cagoule, organisation d'extrême droite promouvant, comme on sait, l'action terroriste. Ceci ne l'empêche nullement de prendre position contre l'Allemagne nazie dès 1939.

5) cf. fiche du Musée de la Résistance, consultable en ligne.

6) <http://transporturbain.canalblog.com/pages/les-trolleybus-a-limoges/28469657.html>.

Le 1^{er} septembre 1940, il fonde avec notamment Marcel Kibler, futur commandant Marceau, et les séminariste Pierre Bockel l'une des toutes premières organisations de Résistance : la "7^e colonne d'Alsace", enregistrée à Londres sous le nom de "réseau Martial".



Jules et son fils, Raymond en 1940

Recherché par la Gestapo, Dungler gagne la zone libre où il rencontre Pétain afin de solliciter son appui. Le Maréchal, évidemment réservé, va tout de même accorder des fonds à Dungler. « Et c'est ainsi que la naissance de notre action de résistance, le réseau Martial et l'organisation de combat des Alsaciens réfugiés en France, a été financée par le Maréchal » dira-t-il plus tard⁷. C'est la peu connue "vychisto-résistance" : dès qu'on se penche avec quelque attention sur la Seconde Guerre mondiale, les lignes se brouillent en révélant des connexions inattendues, d'autant plus

qu'en l'occurrence le réseau Martial sera également soutenu par Londres avec lequel il va se trouver en relation dans le cadre de la transmission d'informations. C'est que Dungler sut tempérer ses propres convictions pour permettre un large rassemblement contre l'ennemi commun. Il convient donc de ne pas déduire les opinions des membres du réseau Martial de celles de son chef.

L'heure n'est pas encore au combat : Dungler et le réseau Martial se spécialisent avant tout dans le renseignement et la récupération de soldats français évadés des camps de prisonniers, plus tard, à partir du mois d'août 1942, de jeunes "malgré-nous" en fuite, mais aussi de juifs fuyant les rafles. Le réseau participe également à des opérations particulières comme l'évasion du général Giraud de sa prison de Königstein en Saxe, le 17 avril 1942.

Après l'invasion de la zone libre, en novembre 1942, et la privation de toute armée par dissolution de celle d'armistice, le réseau Martial va créer trois GMA (Groupes mobiles d'Alsace) :

- le GMA-Sud rassemblant des Alsaciens-Lorrains se trouvant dans le sud-ouest de la France,

- le GMA-Suisse composé d'Alsaciens-Lorrains qui, ayant réussi à s'évader d'Allemagne, sont internés dans des camps suisses où ils attendent la fin du conflit tout en réussissant à s'organiser pour les ultimes combats,

- le GMA-Vosges comportant environ 600 hommes réfugiés dans les régions boisées du Donon, la densité de population interdisant tout regroupement en Alsace proprement dite.

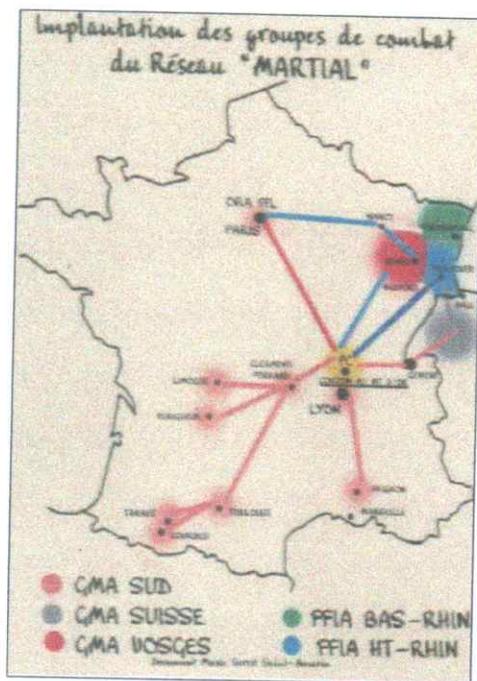
C'est bien sûr au GMA-Sud que Jules Dillenseger va se rallier.

Nous sommes à la mi-1943 : le sort de l'Allemagne

7) Propos cité par Jacques Laurent dans *Année 40*, p. 396.

est scellé. Paul Dungler et Marcel Kibler, alias commandant Marceau, mettent sur pied, sous l'égide du colonel d'Ormant, délégué de l'Organisation de résistance de l'Armée⁸ pour l'Alsace-Lorraine, une structure à hiérarchie pyramidale pour, notamment, Clermont, Limoges, et Toulouse. Bernard Metz, un jeune alsacien étudiant en médecine installé à Lyon, est chargé d'assurer la liaison inter-régionale sous l'autorité directe de Kibler. Chaque région militaire est dirigée par un chef à la tête de toute une organisation en centuries, vingtaines et sixaines⁹. Pour Limoges, le chef est Ernest Huber, fonctionnaire de la préfecture du Bas-Rhin, détaché en 1941 dans un service technique de l'intendance de police de Limoges. Il aura le grade de capitaine dans la Résistance et il dispose pour adjoints de Jules Dillenseger et d'Alphonse Sigrist, licencié en droit, rédacteur à l'intendance de police. Jules agit en qualité d'agent P1¹⁰, avec le grade d'adjudant-chef. À partir du 1^{er} mai 1943, il s'occupe de recrutement pour la centurie Rocroi, l'une des deux centuries en formation à Limoges. Il en devient officiellement le chef en novembre 1943. Cette date figure dans l'attestation du 18 septembre 1945 ajoutant qu'il « a pris une part active à l'organisation matérielle de sa centurie et de tout le Groupement de la région de Limoges »¹¹.

Ce n'est pas encore la lutte armée, mais il convient de s'y préparer en vue du débarquement annoncé pour 1944. Le principal problème est l'approvisionnement en armes.



Carte de localisation des GMA et de leur zones d'intervention après intégration dans les FFI (musée de Saint-Amarin - Haut-Rhin)

8) L'Organisation de résistance de l'armée est, avec l'AS (Armée Secrète, organisation militaire des MUR, gaulliste) et les FTP (Francs Tireurs et Partisans, organisation militaire du Front National, communiste) est l'une des trois composantes majeures de la Résistance intérieure. Comme son nom l'indique, l'ORA est composée d'anciens militaires, elle est plutôt d'obédience giraudiste.

9) Cf. l'article de Christine Lévisse-Touzé, "La Brigade Alsace-Lorraine sur le front de l'Est en 1944-1945", consultable sur le site des Amis de la fondation de la Résistance.

10) On distinguait trois types d'agents au sein du BCRA (Bureau central de renseignements et d'action : les services secrets français basés à Londres et à Alger) : les agents P0 qui fournissaient une aide occasionnelle, les agents P1 apportant une aide régulière et les agents P2 qui, ayant souscrit un engagement, étaient rétribués pour leur action.

11) Attestation du 18 septembre 1945 signée par le commandant Marceau en personne (AfD).

La réunion du 6 avril 1944

Et c'est justement à cet effet que le coordonnateur Bernard Metz va convoquer les chefs de régions militaires pour une réunion avec un dénommé Julien, intendant interrégional de l'ORA. Elle doit avoir lieu à Limoges le 6 avril 1944, en présence de Bernard Metz lui-même, d'Ernest Huber et Jules Dillenseger pour Limoges, de Gustave Houver pour Périgueux et de Jean-Paul Courtot pour Toulouse.

Cédons la parole à Léon Mercadet à propos de Gustave Houver : « C'est en sortant de la gare [de Limoges] qu'il entrevoit l'homme debout en haut des escaliers. Il porte un chapeau mou, des lunettes noires et un trench de couleur claire. L'image s'efface aussitôt, il oublie le type avant de comprendre pourquoi il l'a remarqué, lui plutôt qu'un autre : ils sont habillés pareil. Ils ne sont pas

foule, dans la gare, à porter un trench, un chapeau mou et des lunettes noires. À part ce type, seul Houver est affublé du même déguisement, l'uniforme naïf et voyant du résistant professionnel, ou du flic. Et il se retrouve marchant sur le trottoir, en route vers l'intendance de police où il a rendez-vous avec Huber, le chef des centuries de Limoges.

À l'intendance, les autres sont déjà arrivés. Huber, son adjoint Dillenseger, Courtot venu de Toulouse... On n'attend que Bernard Metz »¹².

Ce dernier n'atteindra jamais Limoges : son train est bloqué par un sabotage de voie ferrée. Sans doute est-ce ce qui le sauvera. Les participants décident de commencer sans lui.

« Depuis la dissolution de l'armée, Julien gère une masse hétéroclite de stocks dormants. Dans des caches, il en accumule des caisses entières qui doivent servir à équiper les maquis, le jour où nous surgirons de l'ombre. Le jour du débarquement. Le débarquement qu'on attendait pour mars, qu'on attend toujours. Question de semaines, de jours peut-être !

Bretelles, casques, vareuses... Julien garantit l'équipement de huit centuries - deux à Limoges, trois en

12) Léon Mercadet, *La brigade Alsace Lorraine*, Paris, Grasset, 1984. Cette citation et les suivantes sont extraites des pages 92 à 96.

Léon Mercadet est le nom de plume du journaliste Yves-Henri Gloux (1950-2014). Il a le mérite d'avoir rassemblé à temps - la plupart des protagonistes interrogés sont aujourd'hui décédés - l'ensemble des témoignages disponibles sur la constitution de cette brigade et son action.

Dordogne, trois à Toulouse et dans le Gers. On se met d'accord sur un nombre égal de cartouchières modèle 40 et on prend rendez-vous pour régler la question du transport, une fois la commande rassemblée. »

L'arrestation

« Il est cinq heures. Houver et Courtot ont une heure à perdre avant le départ de leur train, ils invitent Huber et Dillenseger à boire un verre. Au bistrot, chez André, ils s'installent devant quatre demis. Trois hommes sont entrés dans le bistrot, plus deux par la porte du fond. Houver a aperçu le mouvement des gabardines, puis il a senti une main sur son épaule, un revolver planté dans son dos et une voix qui braille : "Debout, haut les mains !" (...)

Il se retourne. C'est l'homme de la gare, avec ses lunettes noires.

Et c'est aussi Greber ! Le type des MUR à Périgueux, le locataire du pavillon 9 au quartier Saint-Georges.

- Fais pas le malin ! Pas d'histoires ! crie l'ancien résistant et il le pousse dans la rue en lui piquant les reins avec le revolver.

Dehors, des gens regardent l'arrestation. Puis ils partent en file indienne sur le trottoir, tous les quatre, chacun aiguillonné par son flic. Impasse du Tivoli, au siège de la Gestapo, on les plaque contre le mur d'un couloir et ils entendent une voix qui lance à Greber :

- Vous les avez eux ! Bravo, monsieur Auguste ! »

Houver avait donc été filé depuis Périgueux¹³. Il y résidait effectivement quartier Saint-Georges, à l'entrée sud de la ville. Les Alsacien-Lorrains y avaient été logés dans des pavillons de brique construits hâtivement au début de la guerre pour héberger les réfugiés. Tous identiques, ces pavillons ne comportaient qu'un rez-de-chaussée divisé en trois appartements, froids l'hiver, chauds l'été. C'est parmi les résidents du quartier qu'avaient eu lieu les premiers recrutements. L'un d'entre eux, Greber, s'était présenté comme faisant déjà partie des MUR. On aura compris qu'il s'agissait d'une taupe infiltrée dans la Résistance. Il fut noyé par des maquisards à la Libération.

En attendant, on imagine l'inquiétude de la famille des résistants arrêtés. C'est le troisième grand traumatisme - le plus terrible - pour Raymond.

13) Marcel Kibler le précise dans un certificat établi le 3 mai 1953 à l'intention de Marguerite Dillenseger (AfD).

L'interrogatoire

Les quatre résistants arrêtés se trouvent donc dans les locaux de la Gestapo de Limoges. En fait, cela se limite à l'immatriculation. « Rien d'autre pour aujourd'hui, écrit Léon Mercadet. Un fourgon vient les prendre et les conduit à la prison, où ils sont jetés en cellule. Une semaine entière s'écoule, inexplicablement, avant qu'on vienne les chercher pour l'interrogatoire. De retour à la Gestapo, ils comprennent : les Boches sont débordés, tout simplement ». Ils doivent, en effet, interroger de nombreux résistants arrêtés à Tulle

Vient enfin le tour d'Houver et de ses trois camarades :

« Sprechen sie deutsch ? demande le colonel.

- Vous parlez allemand ? traduit l'interprète.

- Non, répond Houver, assis sur un petit tabouret en face du colonel.

L'un des durs qui l'encadrent s'approche et lui envoie son poing dans la figure.

- T'es de Sarreguemines et tu parles pas allemand ! aboie le gros dur. T'as pas de chance, je suis de Thionville. Je parle allemand, toi aussi, je le sais.

L'interrogatoire continue en allemand (...) »

Il faut attendre la troisième séance pour que, sous l'effet des coups de nerf de bœuf et de tuyaux de plomb, Houver lâche quelques noms, ceux de résistants qu'il sait être à l'abri puisqu'ayant pris le maquis. De son côté, Jules n'en dit pas davantage. L'attestation du 18 septembre 1945 précise en effet que : « arrêté le 6 avril 1944, monsieur Dillenseger ne dévoile rien qui puisse nuire à la Résistance au cours de

ses longs et pénibles interrogatoires. » Quelles que soient les réserves à émettre envers les attestations, nous n'avons aucune raison de mettre celle-ci en doute.

Puis les interrogatoires cessent. « Pourquoi ? Mystère. Des jours et des jours passent, peut-être trois semaines. Les exécutions se succèdent, les salves, la pointe de l'épée qui brille au ras de la fenêtre. Cette prison sent la mort et Houver s'est habitué, maintenant, à l'idée d'être fusillé. (...)

Un matin, à l'heure des exécutions, le raffut, les bruits de bottes résonnent dans le couloir et la porte de la cellule s'ouvre. Des soldats entrent et le tirent dehors.

En bas, dans un hall, il retrouve Huber, Courtot et Dillenseger.

- Cette fois, on est bons, tous les quatre.

Mais ils sont prêts. »



Le camp de Royallieu à Compiègne

Le transfert au camp de Compiègne

En fait, « Houver, Courtot, Huber et Dillenseger furent poussés dans un fourgon et le fourgon démarra, sortit de la prison. Quand les feldgendarmes rouvrirent les portes, on était à la gare.

Déportés ! Ils en auraient crié de bonheur. Une gare, quel paradis ! Qu'est-ce que la déportation quand on s'est cru à un quart d'heure de la mort ! »¹⁴

Le coup n'en a pas moins été fort rude pour le GMA sud. La constitution des centuries nécessitera évidemment la recherche de nouveaux chefs. À Limoges, Alphonse Sigrist, l'adjoint qui n'avait pas été convoqué à la réunion du 6 avril, s'en chargera.

Nous sommes le 12 mai 1944 : le train emmène les prisonniers à Compiègne (Oise). Ils sont alors internés au camp de Royallieu (Frontstalag 122). Ce camp de transit est le seul en France à avoir dépendu exclusivement de l'administration allemande. Sur les 54 000 personnes qui y furent internées, 50 000 furent déportés vers les camps de concentration et d'extermination.

« Chaque jour, poursuit Léon Mercadet, les gardes rassemblaient les prisonniers sur le quai. Un train se rangeait devant eux, ils attendaient d'embarquer, mais en vain, retour aux baraquements. Le bruit courait que les Alliés bombardaient les voies et que les trains ne circulaient plus. Qu'ils n'iraient pas en Allemagne, mais au camp de Bitche, en Lorraine.

- Parfait, jubilait Houver, Bitche, c'est à trente kilomètres de chez moi. Je connais le coin par cœur. Ce sera un jeu de s'évader.

Un soir [on est le 21 mai, neuf jours après l'arrivée à Royallieu], retour au quai. Attente et, cette fois, on poussa les déportés dans les wagons plombés. Ils s'entassèrent à cent par wagon et ils restèrent debout quatre nuits et trois jours. Ils se pissaient dessus, la chaleur les asphyxiait, pas une goutte d'eau à boire. Il n'y avait qu'un seul trou d'air pour tout le wagon, obstrué par du barbelé.

Arrêt, enfin, en gare de Metz. Pour aller à Bitche, calcula Houver, le train devrait maintenant manœuvrer, reculer pour prendre l'aiguillage de Béning.

Non, le convoi allait de l'avant. Le moral baissa d'un cran, mais il restait une chance : l'embranchement de Thionville.

La gare de Thionville, bombardée par l'aviation, fumait encore. Accroupi au fond du wagon, à l'affût derrière le trou d'air, Houver surveillait l'itinéraire. La Moselle apparut sur la gauche, la voie longeait la rive, l'aiguillage approchait. Droit devant, on filait sur l'Allemagne. Pour Bitche, le convoi devait bifurquer vers la droite, en direction de Bouzonville.

Une chance sur deux. »

C'est la première qui sort : le train file vers l'Allemagne, à destination de Neuengamme.

Le camp de concentration de Neuengamme

À l'arrivée, Jules se voit attribuer le matricule 30522.

Neuengamme, au sud-est de Hambourg, est un gigantesque camp de travail - ou plutôt un camp de la mort par le travail - comportant plus de quatre-vingt-dix camps extérieurs. 106 000 personnes de 28 nationalités différentes y

furent internées. Près de 55 000 d'entre elles moururent, la plupart d'épuisement. Tel fut le sort du capitaine Courtot, l'un des quatre arrêtés de Limoges, mort d'inanition le 13 mars 1945.

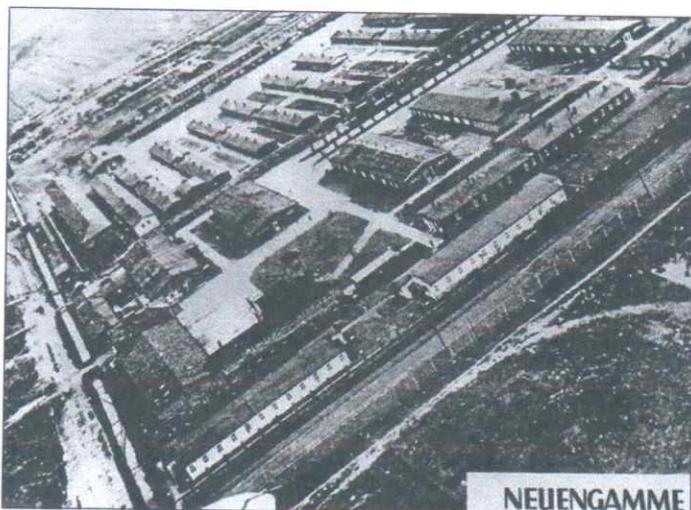
Nous ne disposons d'aucun autre renseignement sur le sort de Jules et de ses camarades durant leurs quinze mois de détention à Neuengamme. À quel travail furent-ils affectés ? Que subirent-ils ?

On l'imagine trop aisément : brimades, injures, coups, éreintement, froid, sous-alimentation, maladies en tous genres. Les témoignages sur les épouvantables conditions de vie à Neuengamme ne font pas défaut. Pourtant les rares nouvelles sont bonnes : la défaite de l'Allemagne se confirme.

Le 6 avril, les SS commencent à faire évacuer le camp à l'approche des troupes alliées. 4 000 prisonniers partent en convoi à Bergen-Belsen qui passait pour pire que Neuengamme. Ernest Huber s'y trouvait déjà après l'échec de sa tentative d'évasion. Ceci va les sauver puisque le camp est libéré par les Anglais à la fin d'avril.

Gustave Houver et Jules Dillenseger font partie des quelque 10 000 hommes restés à Neuengamme. Ils ne sont évacués qu'à partir du 19 avril et la plupart sont dirigés vers le port de Lübeck. Si bien que le 4 mai 1945, lorsque les alliés atteignent Neuengamme, ils trouvent un camp vide où toutes les traces d'exactions ont disparu.

D'après le témoignage de Houver transcrit par Léon Mercadet, Jules, qualifié de costaud qui "avait tenu le coup", avait été évacué sur Lübeck quatre jours plus tôt et, si le parcours fut le même, la situation avait évolué



14) Mercadet, *op. cit.*, p. 114.

entre temps.

« Une colonne de prisonniers, le dernier carré des survivants de Neuengamme, défile dans les rues de Lübeck sous un soleil éclatant. Un train est venu les ramasser au camp et maintenant les gardes les conduisent vers le port. Au milieu de la colonne marche Houver, l'ancien chef des centuries de Dordogne. Il est maigre et tendu, porte un ciré noir à croix jaune et des galoches de bois qui sonnent sur le pavé. (...)

Lübeck, au contraire de Hambourg aperçue entre les planches de wagons - un désert de cauchemar, des moignons calcinés - a peu souffert de la guerre. À peine quelques coulées de gravats souillent ces rues qui s'allongent entre les hautes façades baroques, les toits raides à clochetons de l'ancienne capitale de la Hanse. Mais quelle débâcle ! Pire que la France en 40. Des soldats errants croisent avec indifférence des bandes de prisonniers de toutes les nations, abandonnés par leurs gardiens.

Au coin d'une rue, Houver remarque un groupe de SS. L'un d'eux tient un journal, les autres lisent par-dessus son épaule. Sur la première page, de grosses lettres gothiques annoncent :

LE FÜHRER EST MORT !

"Cette fois, ils sont foutus" se dit Houver et, avec André, il se laisse glisser en queue de colonne. C'est décidé : à la première occasion, ils s'enfuient, ils se perdent dans les ruelles.

Ils sont prêts à bondir, quand la colonne croise une troupe qui revient du port. En uniforme, en chéchia rouge, des officiers français déjà libres.

- Salut les gars ! crient les Français. Vous cassez pas la tête. Vous embarquez pour la Suède !

Ils les félicitent, les envient :

- Veinard ! Avec la Croix-Rouge ! Un rapatriement de première classe.

Pas la peine de s'évader. Houver et André se rangent sagement dans la colonne qui avance vers les grues et les entrepôts. »¹⁵

La baie est encombrée de bateaux de guerre ayant servi à rapatrier les troupes allemandes étrillées en Pologne. Parmi cette flottille se trouvent quatre bateaux affectés aux déportés : deux cargos, le *Thielbeck* et l'*Athen*, et deux paquebots : le *Deutschland IV*, en train d'être transformé en navire-hôpital, et le *Cap Arcona*. Les prisonniers sont amenés au pied du *Thielbeck* à bord duquel ils vont embarquer.

15) Mercadet, *op. cit.*, pp. 273-274.

L'espoir subsiste. Ils ignorent que le plus dur reste à venir.

Neustadt : le 7^e cercle de l'enfer

L'acmé de l'horreur : la mort atroce de la main même des libérateurs....

Pourtant quelques jours plus tôt, 380 Français et quelques Belges avaient bel et bien été tirés des cales du *Thielbeck*. Ils avaient été obligés de se nettoyer, de s'habiller de défroques propres et, par deux bateaux suédois, ils avaient été transportés en Suède, pays neutre : la liberté.

Mais, après avoir libéré ce faible détachement, le *Thielbeck* était resté à quai. Il attendait le dernier convoi, celui du 30 avril. L'embarquement vire à l'horreur. « Bousculés, poussés sur les passerelles, des milliers d'hommes sont jetés à fond de cale, écrit Louis Maury. Frappés à coups de crosse, nous glissons plutôt que nous descendons à une vitesse vertigineuse par une

échelle murale haute d'environ 10 mètres. Comme du charbon dans une soule, pêle-mêle, Russes, Français, Polonais, Belges sont enfournés dans cet immense tombeau. Beaucoup perdent pied et s'écrasent au fond, entraînant dans leur chute ceux qui les précédaient. Les Posten (territoriaux de la Wehrmacht) tirent d'en haut pour dégager le pied de l'échelle, où des malheureux, les membres brisés, s'enchevêtrent. »¹⁶

Et Louis Maury d'ajouter : « Comme il n'y a pas de tinette, il faut uriner sur la culotte du voisin et effectuer l'autre opération sur ses propres talons. Nous sommes presque tous diarrhéiques. 500 hommes par cale. En plusieurs jours, le niveau d'excréments monte vite. Dès

16) Louis Maury était professeur de français et d'histoire-géographie au collège technique d'Évreux. Engagé dans la Résistance, il a codirigé l'important réseau de renseignements Turma-Vengeance. Il a connu le même sort que Jules et ses camarades : arrêté le 19 mai 1944, envoyé à Compiègne et déporté à Neuengamme pour être finalement transféré au port de Lübeck. Il a publié *Quand la haine élève ses temples* (Louviers, 1947) où figure sa terrifiante narration de la tragédie de Neustadt dont il fut l'un des rares rescapés. Cet ouvrage étant introuvable, nous le citons d'après les extraits publiés par Marcel Ruby dans *Le livre de la déportation* Robert Laffont, 1995 pp. 206-209). M. Ruby affirme que Louis Maury se trouvait à bord de l'*Athen*. Or, c'est le seul bateau-prison ayant échappé intact au désastre (il naviguera jusqu'en 1973), alors que son récit fait état de bombes ayant atteint le bateau où il se trouvait. Il devait donc être sur le *Thielbeck*.

qu'il y a un peu de houle, cette marée d'excréments monte sur les côtés jusqu'à une hauteur de 20 centimètres. »

Le 2 mai, la situation s'aggrave. Le typhus s'est déclaré. Périodiquement un filin est lancé au fond. On y accroche les cadavres qui, hissés sur le pont, sont jetés à la mer. Mais les morts deviennent vite trop nombreux pour faire face.

Quelques boules de pain sont jetées en guise de nourriture : les détenus se les arrachent.

Le *Thielbeck* finit par être remorqué au large, dans la baie de Neustadt, à quelques encablures de cette autre prison flottante qu'est le *Cap Arcona*, ancré là quelques jours plus tôt.

Triste ironie du sort, cet ancien paquebot de luxe lancé en 1927 a fait les beaux jours d'une compagnie de navigation à vapeur Hambourg-Amérique du Sud. Devenu prison flottante, 6500 prisonniers surveillés par 600 gardes y sont entassés dans des conditions éprouvantes. Ils avaient été amenés à bord par l'*Athen*. Les détenus allemands avaient été installés dans les cabines de première classe, les SS s'étant attribué les cabines de luxe. Les cabines de deuxième classe avaient été attribuées aux Polonais et aux Tchèques. Les Français, les Belges, Hollandais, Espagnols, Italiens se partageaient la troisième classe, les Soviétiques restant dans les cales. Jules Dillenseger fait partie des 1500 Français qui, bien qu'entassés en surnombre, apprécient de disposer d'un peu de cette eau courante qui leur manquait depuis si longtemps. Ce n'est pourtant pas le luxe, tant s'en faut. Le *Cap Arcona* est si surchargé qu'il ne peut naviguer. Il faut donc transférer une partie des prisonniers sur le *Thielbeck*.

Des avions de reconnaissance anglais repèrent les bateaux. Ils essuient les tirs de DCA du *Thielbeck* et de l'*Athen*.

Le 3 mai, dans la rade, les nombreux bâtiments de guerre allemands ayant tous disparu dans la nuit, il ne reste que les quatre bateaux prisons. Peu après midi, l'*Athen* lève l'ancre et met le cap sur le port de Neustadt où le *Deutschland* est à quai.

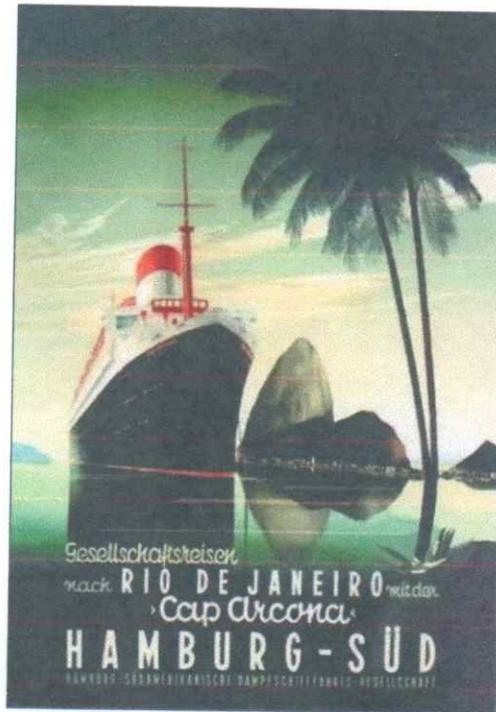
L'information concernant la présence des bateaux a été

transmise à la RAF et, à partir de 14 heures 30, trois vagues successives de chasseurs-bombardiers anglais vont les attaquer. L'*Athen* est épargné pour avoir hissé le drapeau blanc. En revanche le *Deutschland IV*, touché de plein fouet, se retourne, quille en l'air, et sombre quelques heures plus tard. Il passe pour n'avoir pas eu de déportés à son bord.

Ce n'est pas le cas du *Thielbeck* qui va s'embraser et finira également par sombrer avec ses 1500 hommes. « La DCA se déchaîne, des avions piquent, des explosions formidables secouent la coque, écrit Louis Maury. Une secousse plus formidable que les précédentes ébranle l'avant du navire. Les hommes sont

hébétés, comme paralysés. Tout à coup, les Russes montent à l'assaut de l'échelle, soulèvent avec leurs épaules les énormes madriers en poussant des cris effrayants. Le plafond cède, le jour apparaît. Impossible de monter sur cette échelle unique, encombrée de mains, de pieds gluants. Nous nous accrochons aux épaules, aux poches, sauvagement. Une odeur âcre de fumée saisit à la gorge. Il ne faut pas tomber, car tomber c'est ne plus pouvoir remonter et c'est la mort à quelques heures de la libération. Le bateau penche manifestement. Un grand nombre restent au fond de la cale, prostrés, incapables d'un mouvement. Nous nous agrippons avec l'énergie du désespoir, bavant, toussant, les vestes déchirées. Les explosions se succèdent sans arrêt. Nous jaillissons sur le pont comme projetés par une force inusitée. La panique est indescriptible. »

Et le *Cap Arcona* dans tout cela ? Du *Thielbeck* en feu, Louis Maury voit ce qui s'y passe : « Tout près de nous, le *Cap Arcona* est en flammes. D'énormes volutes de fumée s'en dégagent, qui se rabattent sur nous. Des cris terrifiants s'en échappent. Des centaines d'hommes ne peuvent sortir des étroits couloirs où ils s'écrasent, asphyxiés par la fumée, brûlés par les flammes. (...) Le feu se propage à une vitesse extraordinaire. Quand les déportés français et belges parviennent à sortir de leurs cabines, il est déjà



Affiche vantant les charmes du Cap Arcona



3 septembre 1945 : le Cap Arcona en feu

trop tard. Certaines issues ont été bloquées par les explosions. Les autres portes, qui devaient s'ouvrir vers l'intérieur, sont féroce­ment comprimées par la foule hurlante de douleur et d'effroi qui tente de s'enfuir vers l'entrepont. Les mitrailleuses des SS qui sont encore à bord ouvrent le feu. C'est le reflux vers les écoutilles. La pression sur les portes est maintenant double ; elles ne céderont ni d'un côté ni de l'autre : à l'extérieur c'est le feu des armes, à l'intérieur celui de l'incendie qui gagne du terrain. Dans les cales où sont parqués les Soviétiques, l'horreur est indescriptible. On se bat sans merci pour accéder aux quelques échelles de fer. L'atmosphère est devenue très vite irrespirable. Des centaines d'hommes asphyxiés sont piétinés par d'autres, qui s'écroulent à leur tour. Seuls les plus forts pourront se glisser à l'air libre : ils y découvriront une autre forme d'enfer. Le paquebot se couche sur le flanc et ne sombre pas, car sa largeur est supérieure à la profondeur de la baie en cet endroit. Un petit nombre de déportés peut ainsi sortir par les hublots de bâbord, ils nagent vers le rivage proche de 3 kilomètres. »

Louis Maury va tout de même parvenir à s'échapper du *Thielbeck* : « Je saute et je tombe maladroitement. L'eau glacée me suffoque. Je ferme les yeux. Je ne saurai jamais comment j'ai atteint la jetée », d'autant plus que les avions anglais reviennent en rase-motte pour mitrailler ceux qui se sont jetés à l'eau. Les survivants sont, quant à eux, abattus par les SS postés sur les plages.

Et Jules Dillenseger dans tout cela ? Il n'est plus là pour témoigner de la tragédie vécue sur le *Cap Arcona*. Toutefois Houver qui, comme Louis Maury, a pu s'échapper en sautant à l'eau avant que le *Thielbek* ne coule, pourra fournir quelques renseignements transcrits par Léon Mercadet : « Dillenseger et Roland Malraux étaient morts dans l'incendie du *Cap Arcona* : Houver l'apprit par un Polonais nommé Otcharek qui avait fui la fournaise en se glissant par un hublot et qui était le dernier à avoir vu Roland vivant dans la bousculade des coursives enfumées »¹⁷. La chose paraît donc sûre pour Roland Malraux. Elle l'est moins dans le cas de Jules. En effet, dans une attestation rédigée à l'intention de madame Dillenseger, datée du 4 juillet 1946 et signée de sa propre main, Gustave Houver déclare que « d'après les renseignements que j'ai pu recueillir auprès des

camarades après le drame, Monsieur Dillenseger aurait sauté à l'eau comme beaucoup de ses camarades. Je ne l'ai cependant pas retrouvé sur la côte. Nous avons battu toute la région, tous les hôpitaux, toutes les fermes sans pouvoir trouver sa trace ».

Qu'il ait sauté à l'eau pour échapper à l'incendie n'a rien d'in vraisemblable de la part du champion de natation que Jules avait été et l'on ne voit pas pourquoi Gustave Houver aurait menti dans son attestation. Il se pourrait donc que Léon Mercadet ait fait preuve de précipitation en assimilant le cas de Jules à celui de Roland Malraux, encore que cela ne change rien à l'issue. Jules Dillenseger fait donc sans doute partie des



L'épave du Cap Arcona

mitraillés de la baie de Neustadt.

Au total, près de 8000 personnes moururent dans cette tragédie : 7300 déportés et 600 SS. Il n'y eut que 316 survivants, dont 11 Français. L'une des plus grandes catastrophes maritimes de tous les temps, cinq fois plus de morts que dans le naufrage du *Titanic* !

Alors que s'est-il passé pour qu'on en arrive à cette horreur ?

Selon les autorités allemandes, les prisonniers ont été embarqués sur ordre d'Hitler afin d'être conduits en Suède où ils auraient été remis aux Alliés en échange de certains avantages. Le précédent des 380 miraculés plaide en faveur de cette thèse, mais il est contredit par le décret secret du même Hitler ayant ordonné l'évacuation des camps de concentration afin qu'aucun déporté ne tombe vivant dans les mains de l'ennemi. D'ailleurs, les conditions de détention à bord n'ont sans doute laissé aucune illusion aux prisonniers. Tout pousse à penser que les bateaux devaient être conduits en mer pour être coulés avec leurs passagers afin de poursuivre l'entreprise d'effacement de toutes les traces des horreurs.

Du côté allié s'était répandu le bruit que les bateaux étaient remplis de S.S. tentant de gagner la Norvège pour y continuer le combat, d'où l'ordre de les couler. Cependant, l'état-major de la RAF avait été informé dès le 2 mai par la Croix-Rouge que les bateaux transportaient des déportés, mais l'information n'a pas été transmise aux pilotes. Les archives militaires britanniques ne seront consultables qu'en 2042. Les pilotes anglais, eux, n'ont su que les bateaux transportaient des déportés qu'en 1975.

Les ingénieurs de Rolls-Royce firent prendre des photos des épaves pour évaluer l'efficacité de leurs ro-

¹⁷) Mercadet, *op. cit.*, p. 278.

quettes. Pendant des semaines, les corps mutilés furent ramenés par les flots sur la plage. Puis ce furent des squelettes qui vinrent s'échouer là pendant près de trente ans. Après évacuation des 49 cadavres restés dans les soutes, le *Thielbeck* fut renfloué et navigua jusqu'à son démantèlement en 1974.

Le sacrifice n'a pas été inutile

L'arrestation de Jules et de ses camarades a eu lieu en avril, deux mois avant le débarquement à la préparation duquel ils ont œuvré.

Quel rôle jouèrent alors les Groupes mobiles d'Alsace durant les combats de la libération ?

Tragique fut le sort du GMA-Vosges : sur ses 650 membres, mal armés et mal entraînés, plus de 400 disparurent dont, notamment, 96 fusillés, 181 déportés et 57 maquisards tués lors des combats d'encerclement de la ferme de Viombois le 4 septembre 1944, d'où la dissolution de ce maquis.

En revanche, les deux autres groupes s'illustrèrent dans les combats de la Libération.

Le GMA-Suisse, fort d'environ 2000 hommes, put quitter la Suisse pour se joindre à la 1^{ère} Armée française du général de Lattre de Tassigny et participer aux combats de libération de la Franche-Comté et du Haut-Rhin.

Quant au GMA-Sud, il devint en 1944 la Brigade d'Alsace-Lorraine (dite aussi Brigade indépendante Alsace-Lorraine), composée de trois bataillons et comptant 1600 hommes à ses débuts, plus par la suite. Paradoxe : cette unité qu'on a pu qualifier de "très chrétienne", fut commandée par un "rouge" aurolé du prestige tiré de sa participation aux Brigades internationales, au côté des républicains espagnols : un certain colonel Berger, mieux connu sous le nom d'André Malraux... La Brigade Alsace-Lorraine finira par être intégrée à la 1^{ère} Armée française.

Malraux ? N'avons-nous pas entendu parler d'un certain Roland Malraux, ultime compagnon de Jules sur le *Cap Arcona* ? Oui, c'était le demi-frère d'André Malraux. Roland, arrêté à Brive-la-Gaillarde le 11 juin 1944, connut donc le même sort que Jules Dillenseger¹⁸.

Nous savons ce que nous leur devons.

Jules Dillenseger n'a pas eu le temps de s'illustrer par de hauts faits d'armes, mais il a payé au prix fort son indéfectible attachement à la France.

18) Signalons qu'il partagea ce sinistre sort avec un autre valeureux résistant sur lequel nous avons eu l'occasion d'enquêter, à savoir Jean Delalez, instituteur à Obterre (Indre) et premier chef du COPA (service des parachutages et atterrissages) du secteur Indre-ouest (arrondissement du Blanc).



Marguerite Dillenseger et son fils Raymond vers 1947

Un mot encore pour évoquer le sort des autres membres de la famille Dillenseger. Marguerite, l'épouse de Jules, est retournée en Alsace où elle a travaillé comme sténo-dactylo. Elle nous a quittés en 1963. Son fils Raymond est resté à Limoges. Après des études au lycée Gay-Lussac et à l'université de Poitiers, il fit carrière à Limoges dans la fonction publique (à préciser). Il avait épousé une Limougeaude, ~~Simone~~ ^{Simonique} Valière, aujourd'hui veuve. Le couple a eu deux enfants : Claire et Thierry. Claire habite à Limoges. Longtemps professeur de mathématiques au lycée de Saint-Léonard-de-Noblat, elle a depuis peu pris sa retraite. Thierry habite à Bourges. Après une carrière dans l'Armée, ~~il exerce~~ ^{de l'air} ~~actuellement des activités de garde rapprochée des personnalités.~~ ^{il est commercial}

Leur souhait ?

Que justice soit rendue à Jules Dillenseger !

Bibliographie

Elle est fatalement réduite puisque n'apparaissent ici que les sources où figure le nom Dillenseger.

- AfD : archives de la famille Dillenseger
- Archives départementales du Bas-Rhin, registres d'état civil.
- Archives départementales de la Haute-Vienne
- *Journal Officiel* n° 242 du 15/10/1988, p. 13038.
- *Livre mémorial des déportés de France, F.M.D.*, tome 2 (I.214), p. 683.
- *Bulletin de l'amicale des anciens de la BIAL*, n° 230/231, 1994, pp. 53-55.
- *KZ-Gedenkstätte Neuegamme* (<https://www.kz-gedenkstaette-neuegamme.de/fr/historique/camp-de-concentration/>), brève fiche consacrée à Jules Dillenseger.
- *La brigade indépendante Alsace-Lorraine*, recueil édité à l'occasion du XXIII^e congrès national des Amis de la BAL les 5 et 6 mai 1978 à Strasbourg par le comité de la section du Bas-Rhin.
- *La Résistance des Alsaciens*, DVD réalisé par l'AERI (Association pour des études sur la Résistance intérieure des Alsaciens, 2016). La fiche Dillenseger est reprise sur le site internet www.museedelaresistanceenligne.org.
- Mercadet (Léon), *La brigade Alsace-Lorraine*, Paris, Grasset, 1984. ■